

ÉNÉIDE, LIVRE II**CHUTE DE TROIE - MISSION D'ÉNÉE**

Cheval et Grecs dans Troie (2, 1-267)

Récit d'Énée. Surprenante offrande à Pallas (2, 1-56)

À la demande de Didon, Énée accepte de raconter les derniers moments de Troie, malgré l'heure avancée et la douleur que provoque en lui cette évocation. Il raconte donc que, pour simuler leur départ, les Grecs vont se cacher dans l'île voisine de Ténédos, en laissant sur le rivage un énorme cheval de bois, soi-disant une offrande à Pallas, mais en fait un piège de guerre (2, 1-24).

Les Troyens, heureux du départ de leurs assaillants, examinent le cheval avec curiosité, partagés entre confiance et défiance, tandis que le prêtre Laocoon les met en garde (2, 25-56).

Toute l'assistance se tut, les visages étaient tendus vers le grand Énée.

Alors, de son lit surélevé, le héros commença ainsi :

« Tu m'ordonnes, reine, de raviver une souffrance indicible,
en racontant comment l'opulente Troie et son lamentable royaume
furent rasés par les Danaens ; je fus témoin de ces malheurs affreux,
et j'y pris moi aussi une part importante. Devant de tels récits,
qui parmi les Myrmidons ou les Dolopes, quel soldat du cruel Ulysse
pourrait contenir ses larmes ? De plus, l'humidité de la nuit déjà
tombe du ciel, et les astres s'effacent invitant au sommeil.
Mais, puisque ton désir est si grand de connaître nos malheurs
et d'entendre relater brièvement l'ultime épreuve de Troie,
même si ces souvenirs me sont horribles et si je recule devant la douleur,
je vais commencer.

Brisés par la guerre et refoulés par les destins,
après tant d'années écoulées déjà, les chefs des Danaens,
inspirés par la divine Pallas, construisent un cheval haut
comme une montagne, et tressent ses flancs de planches de sapin :
selon le bruit qui court, ce serait une offrande pour leur retour.
Dans les flancs aveugles de l'animal, ils enferment secrètement
des hommes d'élite désignés par le sort et ils font entrer
des soldats armés dans les profondes cavités du ventre de la bête.
L'île très fameuse de Ténédos est visible du rivage :
opulente tant que subsista le royaume de Priam, aujourd'hui
elle n'est plus maintenant qu'une simple baie, port peu sûr pour les bateaux :
c'est là, sur son rivage désert que vont se cacher les Danaens.
Nous, nous les croyions partis pour Mycènes à la faveur des vents.
Alors toute la Troade se libère d'une longue souffrance ;
les portes sont ouvertes ; c'est un plaisir d'aller voir le camp
des Doriens, ces lieux désertés et ce littoral abandonné.
Ici campaient les Dolopes ; ici se trouvait la tente du farouche Achille ;
ici c'était l'endroit réservé à la flotte ; là ils s'entraînaient au combat.

Certains sont stupéfaits devant le funeste présent à la vierge Minerve,

et s'étonnent des dimensions du cheval ; Thymétès, le tout premier,
suggère de l'introduire dans les murs et de l'installer sur la citadelle ;
était-ce fourberie, ou le destin de Troie était-il déjà lancé !
Mais Capys et les mieux inspirés recommandent
soit de précipiter dans la mer le piège des Danaens
et leur présent suspect, d'y bouter le feu et de le brûler,
soit de forer le ventre du cheval et d'en explorer les coins secrets.
Le peuple indécis est partagé en clans opposés.
Le premier, en tête d'une importante foule qui l'escorte, tout excité,
Laocoon dévale du sommet de la citadelle et crie de loin :
' Malheureux concitoyens, quelle immense folie vous prend ?
Croyez-vous les ennemis partis ? Pensez-vous qu'un seul présent
des Danaens soit exempt de pièges ? Ne connaissez-vous pas Ulysse ?
Ou des Achéens sont enfermés et cachés dans ce cheval de bois,
ou cette machine a été fabriquée pour franchir nos murs,
observer nos maisons, et s'abattre de toute sa hauteur sur la ville,
ou alors elle recèle un autre piège ; Troyens, ne vous fiez pas à ce cheval.
De toute façon, je crains les Danaens, même porteurs de présents.'
Cela dit, de toutes ses forces il fait tournoyer une longue pique
vers le flanc du monstre et les poutres jointes de son ventre rebondi.
Elle s'y fiche en vibrant, les flancs du cheval en sont ébranlés,
tandis que de ses profondes cavernes résonnent des gémissements.
Et si, sans les destins des dieux, sans l'aveuglement de nos esprits,
il nous avait poussés à dévaster de nos lances les cachettes des Argiens,
Troie tu serais maintenant debout, tu subsisterais, altière citadelle de Priam !

Le traître Sinon explique sa présence à Troie (2, 57-144)

À ce moment, des bergers amènent au roi Priam un jeune Grec qui s'est livré à eux ; hostiles a priori mais intrigués, les Troyens interrogent le captif, qui d'emblée réussit à les apitoyer. C'est Sinon (2, 57-75).

Le prisonnier explique qu'il fut contraint de fuir le camp grec, où il était tombé en disgrâce après la mort de Palamède, son compagnon d'armes, victime d'une injustice d'Ulysse. Comme il avait juré de venger son camarade, Sinon était à son tour devenu la cible d'Ulysse, qui cherchait à le perdre par tous les moyens (2, 76-104).

Sinon poursuit son récit devant les Troyens de plus en plus intéressés. Selon lui, les Grecs qui désiraient rentrer chez eux auraient été informés par un oracle d'Apollon qu'ils n'obtiendraient des vents favorables qu'en sacrifiant un Argien ; pressé par Ulysse, Calchas avait fini par le désigner, lui Sinon, comme victime (2, 105-131).

Il s'était enfui le jour prévu pour le sacrifice et s'était caché en attendant le départ des Grecs. Aujourd'hui, privé de sa patrie et de ses proches, il en était réduit à implorer la pitié des Troyens (2, 132-144).

Entre-temps, on aperçoit un homme, les mains liées derrière le dos ;
des bergers dardaniens au milieu des cris traînaient vers le roi
cet inconnu qui s'était spontanément présenté à eux,
dans ce but précis : ouvrir Troie aux Achéens ;
il était plein de détermination et tout aussi résolu
à mener à bien ses ruses qu'à affronter une mort certaine.
De toutes parts, les jeunes Troyens, très curieux de le voir,

se ruent et entourent le prisonnier, le maltraitent à l'envi.
Entends maintenant les fourberies des Danaens,
et du crime d'un seul, apprends à les connaître tous.
Donc, une fois qu'il se trouva, au centre des regards, égaré,
désarmé, il parcourut des yeux les troupes phrygiennes, et dit :
' Hélas ! maintenant, quelle terre, quelles mers peuvent m'accueillir ?
Que reste-t-il désormais au malheureux que je suis ?
Je n'ai plus de place nulle part chez les Danaens, et en outre,
les Dardanides me haïssent et réclament mon supplice et mon sang.'
Ces plaintes retournent les esprits, toute agressivité retombe.
Nous l'invitons à parler ; quelle est sa race, qu'apporte-t-il,
qu'il le rappelle, quelle confiance peut-il avoir, étant captif ?
Lui, abandonnant finalement toute crainte, dit :
' Assurément, roi, quoi qu'il advienne, tout ce que je te dirai
sera la vérité ; je ne cacherais pas que je suis de race argienne ;
c'est la première chose ; et si la Fortune, si méchante soit-elle, a fait
de Sinon un malheureux, elle n'en fera ni un fourbe ni un menteur.
Peut-être, lors d'une conversation, tes oreilles ont-elles entendu
le nom de Palamède le Bélide, au célèbre renom ;
les Pélasges, sur une fausse révélation, une horrible accusation,
envoyèrent cet innocent à la mort, parce qu'il s'opposait à la guerre,
et maintenant qu'il est privé de lumière, ils le pleurent.
C'est à lui que mon pauvre père m'envoya, tout jeune encore,
comme compagnon d'armes, étant proche de lui par les liens du sang.
Aussi longtemps que Palamède vécut sain et sauf dans son royaume
et influent dans les assemblées des rois, mon nom aussi était connu,
j'ai joui d'un certain renom. Depuis que la haine du perfide Ulysse
– je ne dis que des choses connues –, l'a éloigné des rives terrestres,
j'ai traîné dans l'affliction une vie obscure et douloureuse,
m'indignant en mon cœur de la chute d'un ami innocent.
Et, fou que j'étais, je ne me suis pas tu, je me suis même promis,
si le destin le permettait, si je rentrais vainqueur à Argos, ma patrie,
de le venger. Par ces paroles, je me suis attiré d'âpres haines ;
c'est ainsi que j'ai commencé à glisser dans le malheur : sans cesse,
Ulysse m'accablait de nouveaux griefs, faisait courir dans le peuple
des paroles équivoques et, préparant son coup, fourbissait ses armes.
En effet, avec la complicité de Calchas, il ne s'arrêta pas avant ...
Mais pourquoi donc ressasser en vain ces souvenirs désagréables ?
Ou pourquoi m'attarder, si vous jugez tous les Achéens à la même aune,
s'il vous suffit d'entendre ce nom ? Infligez-moi sur le champ ma punition :
c'est ce que voudrait l'homme d'Ithaque, ce que les Atrides payeraient cher.'
Alors, nous brûlons vraiment de l'interroger, de comprendre,
ne concevant pas de si grands forfaits ni la fourberie pélasge.
Il poursuit alors en tremblant et, le cœur plein de duplicité, dit :

‘Souvent les Danaens ont voulu s'enfuir, abandonner Troie
et s'éloigner, épuisés qu'ils étaient par cette guerre sans fin.
Ah ! Que ne l'ont-ils fait ! Souvent l'âpre tempête marine
les a retenus, et l'Auster les a effrayés au moment du départ.
En particulier, quand déjà se dressait ce cheval en planches d'érable,
des nuages grondèrent dans toute l'immensité du ciel.
Indécis, nous envoyons Eurypyle interroger les oracles de Phébus ;
il rapporte du sanctuaire les tristes paroles suivantes :
‘Par le sang d'une vierge immolée, Danaens, vous avez apaisé les vents,
lorsque vous avez abordé pour la première fois aux rives d'Ilion ;
dans le sang aussi, vous devrez chercher le retour ; il faut sacrifier
une âme argienne’. Dès que l'oracle parvint aux oreilles du peuple,
les esprits se figent, saisis jusqu'aux os d'un tremblement glacial :
de qui prépare-t-on la mort ? Quelle victime réclame Apollon ?
Alors l'homme d'Ithaque dans un grand bruit, au milieu de tous,
fait s'avancer le devin Calchas ; il veut connaître les ordres des dieux.
Déjà beaucoup me prédisaient le crime affreux de ce fourbe
et ceux qui se taisaient pressentaient ce qui arriverait.
Durant dix jours, le devin se tait ; retiré chez lui, il refuse
de prononcer la parole qui livrera et enverra un homme à la mort.
Finalement, poussé contre son gré par les vociférations d'Ulysse,
il rompt son silence et, comme convenu, me désigne pour l'autel.
Tous approuvèrent ; et le sort qu'ils redoutaient pour eux-mêmes,
tous acceptèrent de le voir tourner à la perte d'un seul infortuné.

Déjà était venu le jour fatidique ; pour moi on dispose les objets rituels,
les farines salées et les bandelettes qui doivent ceindre mes tempes.
Je me suis arraché à la mort, je l'avoue, j'ai brisé mes chaînes
et, tapi la nuit près d'un lac boueux, dissimulé dans les roseaux,
j'attendais qu'ils hissent les voiles, si jamais ils les hissaient !
Désormais, je n'ai plus aucun espoir de retrouver mon antique patrie,
et mes chers enfants et mon père, que j'ai tant souhaité revoir ;
peut-être ces gens, à cause de ma fuite, vont-ils châtier
ces malheureux et venger ma faute en les mettant à mort !
Au nom des dieux et des puissances divines qui savent le vrai,
et, si elle subsiste quelque part chez les mortels, au nom aussi
de la bonne foi inviolée, aie pitié de si grandes épreuves,
je t'en prie, aie pitié d'un cœur accablé par un sort immérité.’
2, 140

Les Troyens abusés par Sinon et par la mort de Laocoon (2, 145-227)

Avec un art consommé de la duplicité, Sinon explique la signification du cheval aux Troyens et à Priam, qu'il réussit même à apitoyer. Il leur donne l'impression de les aider, en leur révélant les secrets des Grecs. Selon lui, Pallas-Athéna, protectrice immémoriale des Grecs, avait été offensée par l'impiété de Diomède et d'Ulysse, qui avaient dérobé de son sanctuaire troyen le Palladium ;

la déesse avait manifesté son mécontentement par des prodiges (2, 145-175).

Sur les conseils de Calchas, poursuit Sinon, les Grecs sont retournés à Mycènes pour en ramener le Palladium – condition exigée par la déesse pour anéantir Troie – et des armes, tout en bénéficiant à nouveau de la faveur divine. Le cheval laissé sur le rivage est une offrande à Minerve (Pallas), pour expier leur sacrilège. Les proportions gigantesques du cheval doivent en principe empêcher les Troyens de l'introduire dans leurs murs (en réalité, elles ont pour but de les y pousser, puisque un oracle aurait annoncé un désastre pour les Troyens s'ils profanaient la statue, mais une guerre victorieuse en Grèce même s'ils l'introduisaient dans la ville. Ce récit plein d'astuce emporte la conviction de ses interlocuteurs (2, 176-198).

À cela vient s'ajouter la mort tragique du Troyen Laocoon et de ses fils, étranglés par deux serpents sortis de la mer, fait immédiatement interprété comme une manifestation de la colère divine. Laocoon avait en effet manifesté son opposition au projet troyen d'introduire le cheval dans la ville (2, 199-227).

Émus par ces larmes, nous lui laissons la vie, le prenons même en pitié.

Le premier, Priam ordonne de lui retirer les fers des mains,
de desserrer ses liens ; il s'adresse à lui avec bienveillance :

‘Qui que tu sois, oublie désormais ces Grecs que tu as quittés,
tu seras des nôtres ; et réponds à mes questions en toute sincérité :

Pourquoi avoir dressé ce cheval énorme ? Qui en est l'auteur ?

Que veulent-ils ? Est-ce une offrande ? Une machine de guerre ?’

Priam s'était tu. Sinon, formé aux ruses et aux artifices des Pélasges,
leva vers le ciel ses mains dégagées de liens et dit :

‘Feux éternels à la puissance inviolable, je vous prends à témoin ;

vous, autels et glaives maudits auxquels j'ai échappé,

bandelettes sacrées qu'en victime j'ai portées :

j'ai le droit de renier mes engagements sacrés envers les Grecs,

j'ai le droit de haïr ces hommes et de révéler tous les secrets

qu'ils peuvent cacher ; et aucune loi de ma patrie ne me retient.

Toi, du moins, Troie maintenant sauvegardée, respecte tes promesses
garde ta parole, si je dis la vérité, si je te paie grandement en retour.

Tout l'espoir des Danaens, leur confiance dans la guerre entreprise

a reposé, de tout temps, sur le secours de Pallas. Mais pourtant,

dès le jour où l'impie fils de Tydée et Ulysse, ce fauteur de crimes,

entreprirent d'enlever du temple sacré le Palladium fatidique,

quand , après le massacre des gardes de l'altière citadelle,

ils eurent saisi l'effigie sacrée et , de leurs mains baignées de sang,

eurent osé toucher les bandelettes virginales de la déesse,

dès ce jour, l'espoir des Danaens faiblit, coulant puis refluant,

leurs forces se brisèrent, la faveur de la déesse se détourna.

Et la Tritonienne le leur manifesta par des prodiges évidents.

Sa statue à peine installée dans le camp, d'ardentes flammes

jaillirent de ses regards fixes ; une sueur salée parcourut

ses membres, et par trois fois, spontanément, miracle indicible,

elle se souleva du sol, portant son bouclier et sa lance qui tremblait.

Aussitôt le devin Calchas s'écrie qu'il faut prendre la mer et fuir,

que sous leurs traits les Argiens n'anéantiront pas Pergame

s'ils ne vont à Argos, reprendre les auspices et en ramener le Palladium,

qu'ils ont emporté avec eux par-delà la mer, sur leurs nef^s creuses.
Et maintenant que, à la faveur du vent, ils ont regagné Mycènes leur patrie ,
et se ménagent des armes et la faveur des dieux, ils ont retraversé la mer,
ils reparaîtront à l'improviste : ainsi Calchas explique les présages !
Sur son conseil, ils ont dressé cette statue à la place du Palladium,
en réparation à la divinité offensée, pour expier leur funeste sacrilège.
Donc Calchas a ordonné d'élever cet énorme monument
de planches assemblées, et de le faire monter vers le ciel,
ainsi, il ne pourra franchir les portes, ni pénétrer dans vos murs,
ni assurer à votre peuple la protection de son culte ancestral.
Car si de votre main vous profaniez l'offrande à Minerve,
– puissent les dieux retourner plutôt ce présage contre le devin ! –
un grand désastre frapperait le royaume de Priam et les Phrygiens.
Mais si de vos propres mains vous hissiez le cheval dans la ville,
c'est l'Asie elle-même qui dans une guerre terrible se rendrait
sous les murs de Pélops ; tel est le destin réservé à nos descendants !'

Par ces machinations et par son habileté, le parjure Sinon
accrédita son récit, et ses ruses entremêlées de larmes
abusèrent ceux que n'avaient domptés ni le fils de Tydée
ni Achille de Larissa, ni dix années de guerre ni mille navires.

Alors, un autre prodige plus grave et plus effrayant encore
survient qui trouble les cœurs déconcertés de ces malheureux.
Laocoon, que le sort avait désigné comme prêtre de Neptune,
immolait selon les rites un énorme taureau sur les autels.
Mais voici que de Ténédos, sur des flots paisibles,
deux serpents aux orbes immenses, – ce récit me fait frémir –,
glissent sur la mer et, côte à côte, gagnent le rivage.
Poitrines dressées sur les flots, avec leurs crêtes rouge sang,
ils dominent les ondes ; l'arrière de leurs corps épouse les vagues
et leurs échines démesurées ondulent en spirales sur les vagues.
un bruit monte de la mer écumante ; déjà ils touchaient le rivage,
leurs yeux brillants étaient injectés de sang et de feu
et leur langue tremblante léchait leurs gueules sifflantes.
À cette vue, nous fuyons, livides. Eux, d'une allure assurée,
foncent sur Laocoon. D'abord, les deux serpents étreignent
les deux corps de ses jeunes fils, les enlacent,
les mordent et se repaissent de leurs pauvres membres.
Laocoon alors, arme en main, se porte à leur secours. Aussitôt,
les serpents le saisissent et le serrent dans leurs immenses anneaux.
Deux fois, ils lui serrent taille, deux fois de leurs échines écailleuses
ils entourent son cou, et le dominent, têtes et nuques dressées.
Le prêtre aussitôt, de ses mains, tente de desserrer leurs noeuds,

ses bandelettes sont souillées de bave et de noir venin.
En même temps il pousse vers le ciel des cris horrifiés,
tel le mugissement d'un taureau blessé fuyant l'autel
et secouant de sa nuque la hache mal enfoncée.
Cependant les deux dragons s'enfuient et glissent vers les temples,
sur la hauteur, gagnent la citadelle de la cruelle Tritonienne,
et s'abritent aux pieds de la déesse, sous l'orbe de son bouclier.
2, 225

Les ennemis dans la ville (2, 228-267)

Les explications de Sinon et la mort de Laocoon finissent par persuader les Troyens, qui vont jusqu'à percer leurs murailles pour introduire le cheval qu'ils hissent jusqu'au centre de la cité, au milieu des hymnes sacrés, dans l'inconscience et la liesse générales, en dépit de signes suspects et des avertissements de Cassandre (2, 228-249).

La nuit suivante, quand les Troyens sont endormis, la flotte grecque est revenue de Ténédos. Au signal lumineux lancé par le navire de commandement, Sinon ouvre les flancs du cheval d'où se laissent glisser de nombreux guerriers, dont Ulysse. Ces hommes se répandent dans la ville endormie, tuent les gardes et ouvrent les portes à leurs compagnons (2, 250-267).

Alors une terreur inconnue s'insinue dans les coeurs
et fait trembler tout le monde ; Laocoon a mérité, dit-on,
l'expiation de son crime : son arme a outragé le chêne sacré,
il a lancé sur l'échine du cheval son épée criminelle.
Tous crient qu'il faut mettre la statue à la place voulue
et implorer la puissance de la déesse !
Nous perçons la muraille et ouvrons les remparts de la ville.
Tous entourent l'ouvrage. Sous les pieds du cheval,
ils font glisser des roues et tendent des cordes de chanvre
autour de son cou ; la machine fatale, pleine d'hommes armés
gravit les remparts. Autour d'elle, de jeunes garçons et des pucelles
chantent des hymnes sacrés et prennent plaisir à toucher les cordages.
La statue monte et, menaçante pénètre au centre de la ville.
Ô patrie, ô Ilion, demeure des dieux ! Et vous, remparts des Dardaniens
illustrés par leurs guerres ! Quatre fois, au seuil même de la porte,
la machine s'arrête et quatre fois les armes résonnent en ses flancs ;
nous persistons pourtant, inconscients et aveuglés par notre folie,
et nous installons en notre sainte citadelle ce monstre de malheur.
À ce moment aussi, Cassandre ouvre la bouche, dévoilant l'avenir,
elle en qui, sur ordre d'un dieu, les Troyens n'ont jamais cru.
Et nous, malheureux, qui vivions notre dernier jour dans la ville,
nous orons les temples des dieux de feuillages de fête.

Pendant ce temps, le ciel tourne ; la nuit monte de l'océan,
enveloppant de son ombre infinie la terre et la mer
et les ruses des Myrmidons ; couchés le long des murs,
les Troyens se sont tus ; le sommeil a saisi leurs membres épuisés.
Et déjà, sur ses navires alignés, la phalange argienne

arrivait de Ténédos, sous le silence complice d'une lune muette,
et cinglait vers le rivage familial ; dès que le vaisseau royal
eut envoyé un signal lumineux, Sinon, sous la protection
d'iniques décrets divins, ouvre furtivement les verrous de pin
et libère les Danaens enfermés ; le cheval ouvert rend à l'air libre
ces hommes qui sortent, tout joyeux, de leur caverne de bois :
des chefs, Thessandre et Sthénélus, et l'impitoyable Ulysse
glissent le long d'une corde qu'ils ont lancée, ainsi qu'Acamas et Thoas,
et Néoptolème, descendant de Pélée ; en tête il y avait Machaon
et Ménélas et Épéos, celui-là même qui avait fabriqué le piège.
Ils envahissent la ville ensevelie dans le sommeil et le vin ;
ils abattent les veilleurs et, par les portes ouvertes, font entrer
tous leurs compagnons et les troupes complices se rejoignent.

Conseil d'Hector à Énée : fuir avec les Pénates (2, 268-297)

Au cours de la nuit qu'il passe dans la demeure de son père, Énée voit en songe le fantôme d'Hector, se présentant sous l'aspect du guerrier vaincu marqué par les blessures de ses combats devant Troie ; Énée l'interroge avec un certain espoir mais sans se défaire de sa tristesse et de son découragement (2, 268-286).

Hector affirme que Troie est irrévocablement perdue ; il conseille à Énée de fuir avec les objets sacrés et les Pénates de la ville, pour les établir, après un long périple sur mer, dans une ville nouvelle (2, 287-297).

Pour les infortunés mortels, c'était l'heure du premier sommeil,
don divin qui les pénètre de sa bienfaisante douceur.
En songe, voici que sous mes yeux, Hector a paru se dresser
devant moi, infiniment triste, versant d'abondantes larmes ;
comme naguère, il était tout noir de sang et de poussière,
traîné par l'attelage, les pieds gonflés et déchirés par une courroie.
Hélas pour moi ! dans quel état était-il ! Combien il était différent
du brillant Hector rentrant chargé des dépouilles d'Achille,
ou ayant lancé les feux phrygiens sur les navires des Danaens !
Il avait la barbe hirsute et les cheveux collés de sang,
marqué par les blessures si nombreuses qu'il avait subies
autour des murs de sa patrie. En pleurs moi aussi, je me voyais
adressant le premier au héros ces paroles attristées :
‘Toi, lumière de la Dardanie, toi le plus sûr espoir des Troyens,
pourquoi de tels retards ? De quels rivages arrives-tu,
Hector tant attendu ? Après la mort de beaucoup des tiens,
après les diverses épreuves de nos hommes et notre cité,
épuisés que nous sommes, nous te voyons ; quelle raison indigne
a souillé ton calme visage ? Pourquoi ces blessures que j'aperçois ?’

Lui, sans nullement s'attarder à mes questions vaines,
pousse un pesant soupir du fond de sa poitrine et dit :
‘Hélas, fils de déesse, fuis ; arrache-toi à ces flammes.
L'ennemi tient nos murs ; de toute sa hauteur Troie s'écroule.

On en a assez fait pour la patrie et Priam : si un bras pouvait
défendre Pergame, le mien aussi l'aurait défendue.
Troie te confie ses objets sacrés et ses Pénates ; prends-les,
qu'ils accompagnent ton destin ; cherche pour eux de hauts remparts,
que tu dresseras enfin après tes errances sur la mer'.
Sur ces mots, de mains il retire du fond du sanctuaire
les bandelettes sacrées, la puissante Vesta et le feu éternel.

Énée choisit de résister et entraîne ses compagnons (2, 298-360)

Énée, qui voit la demeure de son père entourée de flammes, aspire à combattre, contre toute raison, pour connaître une noble mort (2, 298-317).

Panthus, le prêtre d'Apollon, qui arrive avec des objets sacrés près de la demeure d'Anchise, informe Énée de l'étendue du désastre et de la lutte désespérée des Troyens contre leurs envahisseurs. Énée alors, animé de fureur guerrière et poussé par la volonté divine, décide de se rendre sur le théâtre des opérations. De nombreux compagnons le rejoignent, dont Corèbe, amoureux de Cassandre (2, 317-346).

Énée encourage ses compagnons à lutter avec lui jusqu'à la mort et les mène au combat (2, 347-360).

Cependant, les remparts résonnent de plaintes mêlées ;
et bien que la demeure de mon père Anchise soit en retrait,
cachée et protégée par des arbres, de plus en plus
les sons se font distincts, et l'horreur des combats s'approche.
Je suis tiré de mon sommeil, je grimpe sur le toit,
à l'endroit le plus élevé, et je reste là, oreilles tendues.
Lorsqu'un incendie attisé par les Austers furieux,
embrase les moissons, qu'un torrent furieux, dévalant de la montagne
écrase les champs, les riches semailles et les travaux des boeufs,
déracine et emporte les arbres , ainsi, un berger, en haut de son rocher,
est frappé de stupeur quand il entend un bruit sans le comprendre.

Mais maintenant l'évidence est là ; le piège des Danaens est clair.
Déjà l'immense demeure de Déiphobe n'est plus que ruines,
proie de Vulcain ; toute proche celle d'Ucalégon déjà s'embrase ;
et au large l'incendie illumine le promontoire de Sigée.
On entend s'élever les cris des hommes et le son des trompettes.
Affolé je saisis mes armes ; ce geste n'est guère raisonnable
mais je brûle du désir de rassembler une troupe pour combattre,
de courir à la citadelle avec mes compagnons ; la fureur et la colère
me fouettent l'esprit ; je trouve beau de mourir les armes à la main.

Voici alors que Panthus, échappé aux traits des Achéens,
Panthus, fils d'Othrys, prêtre de la citadelle et de Phébus ;
tenant en main les objets du culte et les dieux vaincus, tirant aussi
son petit-fils, il accourt affolé et se dirige vers notre demeure.
'Où en est la situation, Panthus ? Quelle colline prendre ?'
J'avais à peine parlé, et il répondit dans un soupir :

Le jour suprême est arrivé, fin inéluctable de la Dardanie.
Nous fûmes les Troyens ; Ilion et la gloire immense des Teucères
ont vécu elles aussi ; Jupiter, dans sa cruauté, a tout transmis
à Argos ; les Danaens sont maîtres de la ville incendiée.
Le cheval dressé de toute sa hauteur à l'intérieur de nos remparts,
déverse des guerriers armés, et Sinon, victorieux, répand le feu
avec insolence. Par nos portes larges ouvertes, des milliers d'hommes
affluent, aussi nombreux que ceux qui vinrent jadis de la grande Mycènes.
D'autres encore ont occupé les passages étroits, faisant barrage
avec leurs armes. Ils ont dégainé une rangée d'épées, aux lames luisantes,
prêtes au carnage. En première ligne, les gardes des portes
tentent à grand peine de combattre et résistent dans une lutte aveugle'.

À ces paroles de l'Othryade, poussé par la puissance divine,
je me porte vers l'incendie, vers le combat, où m'appellent
la triste Érinée et le tumulte et les cris qui s'élèvent vers le ciel.
À notre aide, à la faveur du clair de lune, voici Rhipée
et le très grand manieur d'armes Épytus ; Hypanis et Dymas
se joignent à nos côtés, ainsi que le jeune Corèbe,
fils de Mygdon ; arrivé à Troie justement ces jours-là,
lui qui brûlait d'un amour insensé pour Cassandre,
il apportait à Priam et aux Phrygiens le secours d'un gendre,
le malheureux, qui n'avait pas écouté les avis de sa fiancée
dans ses transes prophétiques !

Les voyant pleins d'audace pour combattre, je me mets
à ajouter encore : ' Jeunes gens, coeurs vainement valeureux,
si vous êtes vraiment désireux de suivre un homme prêt
à tenter l'impossible, voyez quel sort nous attend :
les dieux qui soutinrent notre empire ont déserté les autels
et quitté les sanctuaires ; vous courez au secours d'une ville
en flammes. Mourons et jetons-nous au coeur des combats.
Le seul espoir pour les vaincus, c'est de n'espérer aucun salut !'

Ainsi une ardente fureur redouble dans les coeurs des jeunes gens.
Alors, tels des loups rapaces, perdus dans un épais brouillard,
qu'une faim rageuse tient au ventre et qu'attendent leurs petits,
laissés au gîte la gorge sèche, nous allons à une mort certaine,
sous les traits ennemis, en marchant vers le coeur de la ville.
Une nuit sombre plane et englobe tout au creux de son ombre.

Ultime et vaine résistance des Troyens (2, 361-437)

Après quelques vers introduisant le récit des derniers combats de Troie, au cours desquels les deux camps payent leur tribut à la mort, le Grec Androgée, qui prend les compagnons d'Énée pour des compatriotes, se fait abattre avec ses hommes, ce qui rend mo-

mentanément aux Troyens l'espoir d'un retour de la Fortune. (2, 361-385)

À l'initiative de Corèbe, les Troyens revêtent les armes de leurs victimes et, ainsi déguisés, livrent maints combats, semant la mort et la panique dans les rangs grecs (2, 386-401).

Mais Corèbe, ne supportant pas de voir Cassandre captive, attaque les ravisseurs de la princesse. Ses compagnons et lui deviennent une cible pour d'autres Troyens ainsi que pour les Grecs qui, ayant fini par comprendre leur méprise, se regroupent et réagissent, provoquant la mort de plusieurs Troyens, pourtant particulièrement fidèles et pieux (2, 402-430).

Énée comprenant son impuissance face aux destins, se dirige avec deux compagnons, vers le palais de Priam (2, 431-437).

Qui pourrait relater le désastre de cette nuit, en énumérer les morts ?

Qui pourrait verser des larmes à la mesure de nos épreuves ?

L'antique cité, qui tant d'années régna souveraine, s'est écroulée ;

des corps sans nombre gisent inertes, partout, dans les rues

et dans les maisons et sur les parvis sacrés des temples.

Les Teucriens ne sont pas seuls à payer de leur sang ;

parfois même le courage renaît dans les coeurs des vaincus,

et les vainqueurs Danaens tombent. Le deuil cruel est partout,

et partout l'épouvante et la mort aux multiples visages.

Le premier à se présenter, escorté de nombreux Danaens

c'est Androgée ; l'inconscient nous prend pour ses alliés,

et d'emblée s'adresse à nous, en termes amicaux :

‘ Pressez-vous, camarades ! Quelle lenteur vous retarde ainsi ?

D'autres Grecs ont incendié Pergame qu'ils pillent et dévalisent :

et vous, vous venez d'arriver de vos hauts navires ? ’

Il dit et, ne recevant pas en effet de réponse crédible,

il comprit aussitôt qu'il était tombé au milieu d'ennemis.

Il resta interdit et, tout en reculant, se retint de parler.

Tel un promeneur qui, dans d'épineux buissons, piétine sans le voir

un serpent qu'il cloue au sol, puis se met tout à coup à trembler

et s'écarte de la bête qui relève son cou bleuâtre gonflé de colère,

ainsi, tremblant à notre vue, Androgée cherchait à fuir.

Nous fonçons et en rangs serrés nous encerclons et pêle-mêle

abattons ces hommes saisis de peur et ignorants des lieux :

la Fortune souffle sur notre premier engagement.

Alors devant ce succès, Corèbe exulte en son coeur et dit :

‘ Mes amis, pour la première fois, la Fortune nous indique

une voie de salut, elle se montre bienveillante, suivons cette route :

échangeons nos boucliers et arborons les insignes des Danaens.

Est-ce ruse ou bravoure ? Qui s'en soucierait chez un ennemi ?

Eux-mêmes nous donneront des armes’. Après avoir ainsi parlé,

il revêt le casque à panache et le magnifique bouclier

d'Androgée, et il attache à son flanc une épée argienne.

Rhipée, et Dymas aussi, et tous les jeunes gens l'imitent

allègrement : chacun s'arme de ces nouvelles dépouilles.

Mêlés aux Danaens, sous des dieux qui ne sont pas les nôtres,
nous avançons, et, dans la nuit aveugle, en de nombreux combats,
nous engageons la lutte et envoyons en masse des Danaens chez Orcus.
D'autres fuient vers les navires et courent vers le rivage rassurant ;
certains parmi eux, saisis d'une lâche épouvante, remontent
dans le cheval géant et se cachent dans le ventre qu'ils connaissent.

Hélas, nul ne peut se fier à des dieux, s'ils sont hostiles !
Voici que du temple et du fond du sanctuaire de Minerve,
on traînait la fille de Priam, Cassandre ; cheveux épars,
elle tendait en vain vers le ciel des yeux enflammés,
des yeux seulement, car des liens entravaient ses mains délicates.
Corèbe, fou de colère, ne supporta pas cette vision ;
il se jeta au milieu de la troupe, prêt à mourir au combat.
Tous nous le suivons et fonçons en avant, en rangs serrés.
Alors, depuis le toit du sanctuaire nos soldats tout d'abord,
nous écrasent de leurs traits, causant le plus désastreux des carnages ;
ils étaient trompés par l'aspect des armes et les panaches grecs.
Ensuite, les Danaens, hurlant de colère de se voir reprendre la jeune fille,
arrivent de partout et nous attaquent : le très fougueux Ajax,
et les deux Atrides, et toute l'armée des Dolopes.
Ainsi parfois, quand éclate une tempête, des vents contraires s'affrontent
le Zéphyr, le Notus et l'Eurus, fier de ses chevaux venant de l'Aurore ;
les forêts sifflent ; et tout couvert d'écume, armé de son trident,
Nérée se déchaîne et du fond de l'abîme soulève les flots.
Et ces hommes, que notre ruse avait mis en fuite et dispersés
dans toute la ville à la faveur de l'ombre d'une nuit obscure,
voilà qu'ils reparaissent : les premiers, ils reconnaissent les boucliers
et les armes trompeuses, ils remarquent nos voix à l'accent discordant.
Aussitôt, nous sommes écrasés sous le nombre. Corèbe, le premier,
succombe de la main de Pénélee, près de l'autel de la déesse,
la puissante guerrière ; Rhipée tombe aussi, qui fut juste entre tous,
et le plus grand serviteur de l'équité parmi les Troyens !
Les dieux en ont jugé autrement ! Hypanis et Dymas périrent aussi,
transpercés par des compagnons d'armes ; et toi, Panthus, dans ta chute,
ni ton immense piété ni ton bandeau de prêtre d'Apollon ne t'ont protégé.

Cendres d'Ilion, ultimes flammes de mes proches, je l'atteste :
lors de votre chute, je n'ai évité aucun trait, aucun risque
des Grecs, et si tel avait été mon destin, j'aurais mérité
de tomber sous leur main. Nous nous arrachons de là,
Iphitus et Pélidas et moi, Iphitus, un peu lourd déjà, vu son âge,
et Pélidas, ralenti par un coup que lui avait porté Ulysse.
Des cris nous conduisent tout droit au palais de Priam.

Énée assiste à la destruction du palais par Pyrrhus (2, 438-505)

Découvrant le palais du roi rempli d'ennemis, Énée s'exalte à la pensée de porter secours aux siens, qui résistent avec âpreté (2, 438-452).

Sa connaissance des lieux lui permet d'accéder, par une porte réservée jadis aux proches de Priam, au toit du palais, surplombé par une haute tour. Les Troyens détruisent la tour qui s'écroule sur les assaillants ; ceux-ci sont aussitôt remplacés par d'autres, accablés à leur tour par une pluie de projectiles (2, 453-468).

Jeune et brillant, Pyrrhus apparaît alors, suivi de quelques compagnons ; il saccage l'entrée et, par la large brèche ainsi creusée, on découvre l'intérieur du palais, en proie à la désolation, rempli des gémissements et des cris des femmes (2, 469-490).

En digne fils d'Achille, Pyrrhus entre de force dans la demeure royale, et massacre ceux qu'il rencontre. Au fil de son récit, Énée revoit les vainqueurs (Pyrrhus et les Atrides) et les vaincus (Priam, Hécube et ses brus), et le palais occupé, incendié et mis à sac (2, 491-505).

Sous nos yeux se déroule une bataille terrible, comme si d'autres combats
ne se déroulaient nulle part ailleurs, comme si nul ne mourait dans la ville.

Sous nos yeux Mars se déchaîne, les Danaens se ruent sur le palais,
et en prennent d'assaut l'entrée en se formant en tortue.

Ils collent des échelles aux murs et, au pied même des portes,
s'efforcent de gravir les échelons ; leurs mains gauches opposent les boucliers
qui les protègent contre les traits, leurs droites s'accrochant aux toits.

Face à l'assaut, les Dardanides démolissent les tours et les parties hautes
de la demeure : c'est avec ces armes que, voyant la fin venue,
ils se préparent désormais à se défendre jusqu'à la mort ;
ils font dévaler sur l'ennemi les poutres dorées, fiers décors
de nos ancêtres. D'autres, poignards brandis, se postent
au pas de l'entrée et la protègent en rangs serrés.

Les courages renaissent pour porter secours au palais royal,
aider et soulager les guerriers, rendre des forces aux vaincus.

Il existait une entrée, une porte dérobée, et un passage reliant
les pièces du palais de Priam, une porte oubliée à l'arrière ;
par là bien souvent, au temps où le royaume était debout,
la malheureuse Andromaque venait souvent chez ses beaux-parents,
sans sa suite, amenant le petit Astyanax à son grand-père.

Par ce passage, j'atteins le sommet du toit, d'où de la main
les infortunés Troyens lançaient des traits bien en vain.

Une tour en surplomb s'y dressait, s'élevant jusqu'au ciel,
une tour, d'où l'on découvrait tout le panorama de Troie
et les navires des Danaens et le camp des Achéens.

Nous avons attaqué son pourtour à la hache, là où cédaient
les attaches de ses parties hautes, l'avons descellée de sa base,
et l'avons poussée ; celle-ci soudain glissa et s'écroula
avec fracas, écrasant largement les rangs des Danaens.

Mais d'autres guerriers prennent leur place ; et entre-temps,
pierres et projectiles divers ne cessent de pleuvoir.

À l'entrée même du palais, sur la première marche, Pyrrhus exulte,
avec ses armes d'airain qui étincellent dans la lumière :
ainsi apparaît à la lumière un serpent : repu d'herbes maléfiques,
durant les frimas de l'hiver, il abritait sous terre son corps enflé ;
maintenant, dépouillé de sa vieille peau, neuf et éclatant de jeunesse,
le torse dressé, il déroule son échine gluante, défiant le soleil
et agitant dans sa gueule sa langue triplement fourchue.
Avec Pyrrhus, le géant Périphas, et le conducteur du char d'Achille,
l'écuyer Automédon, ainsi que toute l'armée venue de Scyros,
s'approchent de la demeure et lancent des torches sur les toits.
Parmi les premiers, Pyrrhus saisit une double hache et saccage
le solide perron, arrache de leurs gonds les montants de bronze.
Déjà, il a fait sauter une poutre, creusé le chêne résistant
et ouvert une immense brèche, largement béante.
On voit alors l'intérieur de la demeure, découvrant ses longues cours ;
on voit les appartements de Priam et des anciens rois ;
on voit aussi les hommes armés debout devant l'entrée, sur le seuil.
Mais à l'intérieur de la maison, ce ne sont que gémissements
mêlés à un tumulte désastreux, et les coins les plus retirés du palais
résonnent des pleurs des femmes, dont le cri atteint les astres d'or.
Les mères épouvantées errent à travers l'immense palais,
étreignent les portes, les serrent, y collent leurs lèvres.

Pyrrhus menace, fougueux comme son père ; ni les barrières
ni les gardes ne peuvent le contenir ; sous les coups répétés d'un bélier,
la porte cède et les battants, sortis de leurs gonds, tombent.
La violence ouvre la voie : les Danaens brisent les accès et une fois entrés,
tuent les premiers qu'ils rencontrent, et emplissent les lieux de soldats.
Un fleuve bouillonnant, qui a rompu ses digues, met moins de fureur
à sortir de son lit et son tourbillon triomphe des obstacles,
lorsque ses flots débordent sur les champs, entraînant bêtes et étables
dans campagne. De mes yeux j'ai vu Néoptolème,
ivre de carnage, et les deux Atrides, debout sur le seuil,
j'ai vu Hécube et ses cent brus et, au milieu des autels,
j'ai vu Priam souiller de son sang les foyers qu'il avait consacrés.
Ces cinquante chambres nuptiales, espoir d'une si nombreuse lignée,
leurs portes superbes, parées de l'or et des dépouilles des barbares,
se sont écroulées ; les Danaens occupent ce que le feu a épargné.

La mort de Priam (2, 506-558)

Devant le désastre, malgré son grand âge, Priam prend les armes et veut se porter contre les ennemis, prêt à mourir. Mais Hécube le contraint à s'installer comme suppliant avec elle et ses filles dans le lieu sacré (2, 506-525). Lorsque Priam voit sous ses yeux son fils Polixène périr de la main de Pyrrhus, il reproche à ce dernier de montrer moins de générosité que son père Achille à l'égard des suppliants et tente de lui décocher un trait. Alors Pyrrhus impitoyable enlève la vie à Priam d'un coup de lance (2, 526-558).

Peut-être vous demandez-vous quel fut le sort de Priam !
Dès qu'il voit la ville prise et tombée, ses portes détruites
et l'ennemi présent au coeur même de sa demeure,
sur ses épaules tremblantes de vieillard il revêt, mais en vain,
des armes longtemps délaissées, il ceint une épée inutile
et, prêt à mourir, il se porte vers le rang serré des ennemis.
Au coeur du palais, à ciel ouvert, sous la voûte de l'éther,
se dressait un immense autel ; tout près, un laurier très ancien,
s'inclinait vers l'autel, enveloppant les Pénates de son ombre.
Là, autour des tables sacrées se tenaient en vain Hécube et ses filles,
telles des colombes jetées au sol par une noire tempête ;
elles étaient assises, serrées, embrassant les statues des dieux.
Voyant Priam en personne, revêtu des armes de sa jeunesse,
Hécube dit : ' Mon pauvre époux, quelle idée funeste
t'a poussé à prendre ces armes ? Où cours-tu ainsi ?
Ce ne sont pas des secours ni des défenseurs de ce genre
qu'exige cet instant ; non, même si mon cher Hector était présent.
Viens donc ici ; ou bien cet autel nous protégera tous,
ou tu mourras avec nous '. Sur ces paroles, elle accueillit
le vieillard auprès d'elle et l'installa sur un siège sacré.

Cependant voici Politès, un des fils de Priam, échappé
au massacre de Pyrrhus ; à travers les traits et les rangs ennemis
il fuit, blessé, par les longs portiques et les cours désertes ;
le fougueux Pyrrhus, de son arme menaçante, le poursuit
et bientôt il va le saisir, déjà il le presse de sa lance.
Quand enfin Politès arrive en présence de ses parents,
il tombe sous leurs yeux et rend l'âme dans une mare de sang.
Alors Priam, bien qu'il soit déjà à demi mort,
ne peut se contenir ni s'empêcher de crier sa colère :

' Pour ce crime, pour ces forfaits si audacieux,
s'il y a au ciel quelque justice qui se soucie de ces choses,
que les dieux t'infligent un digne châtiment, récompense méritée,
toi qui as perpétré sous mes yeux le meurtre de mon enfant,
et qui par ce massacre as souillé les regards d'un père.
Non, l'illustre Achille, dont tu as tort de te prétendre issu,
ne traita pas ainsi son ennemi Priam ; il eût rougi de violer
les droits et la confiance d'un suppliant et il me rendit le corps exsangue
d'Hector pour l'inhumer, puis me renvoya dans mon royaume '.

Sur ces paroles, le vieillard, sans force, lança un trait impuissant,

qui aussitôt, rendant un son rauque, rebondit sur le bronze,
 puis resta accroché, inutile, à la bosse du bouclier de Pyrrhus,
 qui lui répondit : ‘ Eh bien, tu seras mon messenger et iras
 rapporter cela à mon père le Péléide. Souviens-toi de lui raconter
 mes tristes exploits et l'absence de noblesse de Néoptolème.
 Et maintenant, meurs ! ’ Disant cela, il entraîne vers les autels
 Priam tout tremblant et glissant dans la mare du sang de son fils ;
 Pyrrhus de la main gauche lui saisit les cheveux, et de la droite
 dégaina son épée étincelante, qu'il lui enfonce dans le flanc jusqu'à la garde.
 Ainsi s'acheva la destinée de Priam. Cette fin que lui réservait le destin
 l'emporta tandis qu'il voyait Troie en flammes, et Pergame écroulée,
 lui qui naguère en Asie régnait fièrement sur tant de peuples,
 sur tant de terres ! Tronc immense, il gît sur le rivage,
 la tête arrachée de ses épaules, cadavre sans nom.

Vénus persuade Énée de quitter Troie (2, 559-633)

Énée, après avoir vu le cadavre de Priam et constaté que ses compagnons de lutte renoncent à vivre, se met à penser à ses proches. C'est alors qu'il croit apercevoir Hélène, qui se cachait près du temple de Vesta et redoutait à la fois les Grecs et les Troyens. La pensée qu'Hélène pourrait être sauvée suscite chez Énée un grand désir de vengeance (2, 559-587).

Mais soudain Vénus apparaît et apaise la colère de son fils. Elle lui rappelle son devoir envers elle et ses proches, et lui démontre que les responsables de la ruine de Troie ne sont ni Hélène, ni Pâris, mais bien la volonté conjugée de plusieurs dieux (Neptune, Junon, Pallas, Jupiter). Avant de disparaître, elle lui conseille de fuir, en l'assurant de son soutien jusqu'à ce qu'il rejoigne le pays de ses pères (2, 588-621).

Énée, rendu à l'évidence par la vision des dieux en action et le désastre, s'enfuit du terrain des combats, grâce à une intervention divine (2, 622-633).

Alors, pour la première fois, l'horreur cruelle m'enveloppe.
 J'étais stupéfié ; l'image de mon père aimé surgit en moi,
 quand je vis le roi, du même âge que lui, cruellement blessé
 et rendant son dernier soupir ; je vis Créuse laissée seule,
 notre demeure pillée et l'infortune de mon petit Iule.
 Je me retourne et je regarde quelle troupe m'entoure.
 Tous, épuisés, m'ont abandonné ; d'un saut, ils se sont jetés
 dans le vide ou ont livré aux flammes leurs corps éprouvés.
 Je me trouvais donc seul, lorsque j'aperçus la Tyndaride,
 gardant le seuil de Vesta, se cachant, silencieuse, assise en retrait.
 Les incendies m'offraient leur claire lueur, tandis que j'errais,
 portant mes regards un peu partout autour de moi.
 Cette créature redoutait, une fois Pergame détruite,
 l'hostilité des Troyens, le châtement des Danaens, et les fureurs
 d'un époux trahi ; Érinie, aussi funeste à Troie qu'à sa patrie,
 elle s'était cachée et se tenait assise, invisible, près des autels.
 Un feu ardent m'embrasa ; la colère me poussait
 à venger ma patrie en ruine et à châtier ce crime.
 ‘ Cette femme reverra sans doute Sparte et la Mycènes de ses pères,

en toute impunité ; elle rentrera en reine, honorée d'un triomphe !
Elle reverra son époux, sa maison, ses parents et ses enfants,
entourée d'une foule de Troyens et de servantes phrygiennes !
Priam sera mort par le fer ! Et Troie consumée dans les flammes !
Et tant de fois le promontoire de Dardanie aura été trempé de sang !
Non, cela ne sera pas ! Car, même si châtier une femme n'est pas
un titre de gloire et même si cette victoire n'est pas honorable,
je serai loué pourtant pour avoir exterminé et puni ce monstre
qui le méritait ; il me sera agréable aussi d'avoir assouvi mon cœur
dans le feu de la vengeance et apaisé les cendres des miens '.

J'agitais ces pensées, transporté d'une folle fureur,
lorsque s'offrit à moi la vision de ma vénérable mère,
brillante à mes yeux comme jamais ; dans la nuit,
elle resplendissait d'une pure lumière ; belle et grande,
elle était la déesse, apparaissant aux dieux du ciel.
Elle saisit ma main, me retient et de sa bouche de rose me dit :
' Mon fils, quelle si grande douleur excite cette colère sans frein ?
Pourquoi cette fureur ? Où donc s'en est allé ton souci de moi ?
N'iras-tu pas plutôt voir où tu as laissé ton père Anchise,
épuisé par l'âge ? Et Créuse, ton épouse, et ton petit Ascagne,
sont-ils toujours en vie ? De toutes parts, autour d'eux,
rôdent les troupes grecques et, si je ne veillais à les défendre,
déjà les flammes les auraient emportés, passés par l'épée ennemie.
Non, ni la Tyndaride de Laconie à l'odieuse beauté, ni Pâris
ne sont les coupables : c'est la défaveur des dieux, oui, des dieux,
qui renverse ce royaume et précipite Troie du sommet de sa grandeur.
Regarde – car, le nuage qui en ce moment arrête tes regards,
affaiblit ta vue de mortel et englobe tout dans une obscurité humide
je vais le dissiper entièrement ; toi, ne crains aucun des ordres
de ta mère et ne refuse pas d'obéir à ses directives –
tu vois ici cette masse ébranlée, ces pierres arrachées
à d'autres pierres et cette colonne de fumée mêlée de poussière.
C'est Neptune qui de son énorme trident déplace la muraille,
en ébranle les fondements et arrache la ville entière de ses bases.
Ici, au premier rang, Junon la cruelle occupe les Portes Scées,
et, pleine de fureur, ceinte de son épée, elle appelle la troupe de ses alliés,
à sortir des navires.
Maintenant, regarde, en haut de la citadelle, Pallas la Tritonienne,
toute nimbée de lumière et arborant la cruelle Gorgone.
C'est Jupiter même qui assure aux Danaens courage et forces salutaires,
c'est lui qui pousse les dieux contre les armes des Dardaniens.
Prends la fuite, mon fils, et mets un terme à ton épreuve.
Partout je serai à tes côtés et t'établirai en sûreté au palais paternel.'

Après ces paroles, elle s'évanouit dans les ombres épaisses de la nuit.

Apparaissent alors des faces redoutables hostiles à Troie
les puissances souveraines des dieux.

Alors j'ai vu qu'Ilion tout entière était en flammes,
que la Troie de Neptune s'écroulait de fond en comble.
Ainsi, au sommet des monts, un frêne vénérable, entaillé à la cognée
que des paysans s'acharnent à abattre à coups redoublés,
reste menaçant, puis se met à trembler et agite son feuillage,
quand sa cime est secouée ; puis peu à peu vaincu
par ses blessures, il émet un ultime gémissement ,
et il s'effondre, entraînant sa masse, arrachée à son sommet.
Je descends de la citadelle, et, guidé par un dieu, je traverse
le feu et les ennemis ; les traits me livrent passage et les flammes s'écartent.

Anchise consent à fuir avec Énée (2, 634-704)

Énée, décidé à fuir avec les siens, cherche d'abord son père Anchise qui refuse de l'accompagner, prétextant sa vieillesse, sa faiblesse, et surtout la malédiction divine dont il est l'objet (2, 634-650).

En dépit des pleurs et de l'insistance d'Énée, Anchise reste inflexible ; Énée refuse de partir sans lui et veut reprendre le combat, résolu à lutter jusqu'à la mort (2, 651-672).

Créuse cherchait à le retenir, quand un prodige sous la forme d'une flamme se manifesta sur la tête de Iule. Ce signe est interprété comme positif par Anchise, qui demande à Jupiter une confirmation. Aussitôt une étoile brillante parcourt le ciel, indiquant la direction de l'Ida. Anchise qui voit dans ce prodige une réponse décisive, se montre dès lors très pressé de partir avec Énée (2, 673-704).

Dès que j'arrivai au seuil de la demeure paternelle,
dans notre antique maison, mon père – que je souhaitais
d'abord emmener dans la montagne et que je cherchais –,
refuse de survivre au désastre de Troie et de subir l'exil.
‘ Vous ’, dit-il, ‘ votre sang n'est pas altéré par les ans,
vos forces ont gardé leur vigueur intacte ;
vous, envisagez de fuir.

Pour moi, si les dieux du ciel avaient voulu que je vive,
ils auraient sauvé ma maison. C'est assez, plus qu'assez,
d'avoir vu ce désastre une fois et survécu à la prise de la ville.
Me voici ainsi, le corps gisant, dites-lui adieu et partez.

Je me donnerai la mort, arme à la main ; un ennemi me plaindra,
et voudra mes dépouilles. Renoncer à une sépulture est facile.
Depuis longtemps, honni des dieux je traîne une vie inutile,
depuis que Jupiter, père des dieux et roi des hommes,
a dirigé sur moi les vents de sa foudre et m'a touché de son feu’.
Il persistait à évoquer ces souvenirs et restait inflexible.

Nous, face à lui, fondons en larmes, mon épouse Créuse et Ascagne
et toute la maison, disant à notre père de ne pas accepter

que tout sombre avec lui, ni de succomber à un destin accablant.
Il refuse et s'accroche à sa décision de rester sur place.
À nouveau, je suis porté à combattre et, désespéré, je veux mourir.
En effet que décider ? Que m'offrait désormais la fortune ?
‘ Moi, pouvoir m'en aller en t'abandonnant, père, as-tu espéré cela ?
Et un ordre aussi sacrilège peut-il sortir de la bouche d'un père ?
S'il plaît aux dieux que rien ne subsiste d'une si grande ville,
et si tel est ton état d'esprit, s'il te plaît d'ajouter à la perte de Troie
ta propre perte et celle des tiens, la porte est ouverte à ce trépas ;
bientôt, Pyrrhus sera là, tout souillé du sang de Priam,
lui qui sous les yeux du père égorge un fils, et tue le père près des autels.
Était-ce pour cela, Mère sacrée, que tu m'arrachas aux traits et au feu,
pour que j'aperçoive mon ennemi au coeur de notre demeure,
pour que, en présence de Créuse, je voie Ascagne et mon père
massacrés et baignant l'un et l'autre dans leur sang mélangé ?
Mes armes, amis, apportez mes armes ; leur dernier jour appelle les vaincus.
Rendez-moi aux Danaens ; laissez-moi reprendre un nouveau combat.
Non, aujourd'hui, nous ne mourrons pas tous sans vengeance ’.
Alors, à nouveau reprenant mon arme, je glissais mon bras gauche
sous mon bouclier en le fixant et je m'élançais hors de la maison.
Mais voilà que sur le seuil mon épouse m'enlaçait les pieds,
s'accrochait et tendait le petit Iule à son père :

‘ Si tu t'en vas pour mourir, emmène-nous partager tous tes dangers ;
mais si tu juges bon de placer quelque espoir dans les armes,
veille d'abord à protéger notre maison. À qui nous abandonnes-tu,
ton petit Iule, et ton père, et moi qui naguère passait pour ton épouse ? ’
En criant cela, elle emplissait toute la demeure de ses gémissements,
quand se manifesta un prodige soudain, étonnant à décrire.
Car, tandis qu'il se trouvait dans les bras de ses parents abattus,
voici que l'on vit apparaître sur la tête de Iule une faible lumière,
une aigrette dont la flamme, inoffensive, paraissant le toucher,
lécher sa souple chevelure, s'attarder sur son front.

Atterrés, tremblants, nous secouons les cheveux embrasés,
et nous éteignons ces flammes sacrées avec de l'eau.
Mais mon père Anchise, plein de joie, leva les yeux
vers les astres et tendit les mains vers le ciel en criant :
‘ Jupiter tout-puissant, si des prières peuvent te fléchir,
regarde-nous ; et, accorde-nous, si notre piété le mérite,
ce seul appui, ô père, et confirme tous ces présages. ’

Le vieillard avait à peine prononcé ces paroles que, sur la gauche,
le tonnerre retentit soudain à grand fracas ; une étoile glissa du ciel,

traversa les ténèbres, traînant un flambeau d'une grande clarté.
Nous la voyons glisser par-dessus le toit, éclatante,
puis disparaître, dans la forêt de l'Ida, traçant une route.
Elle laisse derrière elle un long sillon de lumière,
et ses abords répandent au loin une fumée de soufre.
Alors mon père, convaincu, se lève, tourné vers le ciel,
puis s'adresse aux dieux et adore l'astre sacré : ' Désormais,
plus de retard ; je vous suis et où que vous alliez, je suis avec vous.
Dieux de ma patrie, sauvez ma maison, sauvez mon petit-fils ;
Ce présage vient de vous ; Troie est sous votre puissance.
Je cède donc, mon fils, et je ne refuse plus de partir avec toi '.

Un départ retardé par Créuse (2, 705-804)

Énée organise les modalités du départ : il se chargera lui-même d'Anchise et de Iule ; Créuse marchera derrière eux ; le point de ralliement des fugitifs sera le temple de Cérès. Ensuite, une fois confiés à Anchise les objets sacrés et les Pénates de Troie, tous se mettent en route comme prévu, dans l'obscurité et dans la peur (2, 705-729).

En cours de route, le groupe croit entendre un bruit de pas, qu'Anchise interprète comme étant celui d'ennemis lancés à leur poursuite. Troublé, Énée poursuit sa fuite par des chemins inconnus ; au point de ralliement, il s'aperçoit de la disparition inexplicable de Créuse (2, 730-744).

Malgré les risques, il part à la recherche de sa femme. Faisant le trajet en sens inverse, il se retrouve à Troie ; ce qui l'amène à décrire la progression du désastre, en particulier dans sa demeure en proie à un incendie ; il revoit le palais et la citadelle et le temple de Junon, où les occupants ont rassemblé le butin et les captives (2, 745-770).

Créuse lui apparaît enfin, lui rappelle la volonté des destins et lui assure qu'il atteindra l'Italie, après bien des épreuves ; elle se dit heureuse d'échapper à la servitude, pour suivre désormais la mère des dieux, puis elle disparaît. Énée rejoint ses compagnons, dont le nombre s'est multiplié durant son absence, et à la tête de la troupe, il quitte la ville dès le lever du jour, pour gagner les montagnes (2, 771-804).

Il finit de parler ; déjà sur les remparts on entend le feu qui crépite,
et les incendies aux tourbillons brûlants qui se rapprochent.
' Allons, père bien-aimé, attache-toi à mon cou ;
sur mes épaules, je te supporterai et cet effort ne me pèsera pas ;
quoi qu'il advienne, le seul et même péril ou le seul salut
nous attendra tous les deux. Le petit Iule m'accompagnera
et ma femme suivra nos pas, à quelque distance.
Vous, mes amis, prêtez attention à ce que je vais dire.
À la sortie de la ville, à l'écart il y a le tertre et l'ancien temple
dédié à Cérès, et, tout près de là, un antique cyprès
que nos pères ont pieusement sauvegardé depuis bien des années ;
nous rejoindrons tous ce point par des routes diverses.
Toi, père, tiens les objets sacrés et les Pénates de notre patrie ;
pour moi, qui sors à peine d'une guerre si terrible et de ce carnage,
ce serait sacrilège de les toucher, avant de m'être purifié
dans l'eau courante d'une rivière. '

Cela dit, inclinant la nuque, j'étends sur mes fortes épaules
la peau fauve d'un lion en guise de couverture, et je porte
mon fardeau. Le petit Iule, à la droite de son père,

a mis sa main dans la sienne et le suit de ses pas d'enfant.

Derrière marche mon épouse. Nous traversons des endroits obscurs
et moi, qui naguère ne m'émouvais ni de traits lancés contre moi,
ni d'un groupe de Grecs surgissant d'un bataillon hostile,
maintenant, un souffle me terrifie, un bruit me tient en éveil,
angoissé pour mon compagnon et aussi pour celui que je porte.
Et déjà j'étais près des portes, me croyant au bout de la route,
lorsque soudain un bruit répété de pas sembla frapper
nos oreilles, et mon père, scrutant l'obscurité, s'écria :
‘ Mon fils, sauve-toi, mon fils, ils approchent.

Je distingue l'éclat des boucliers et des armes qui brillent .
Alors, je ne sais quelle divinité malveillante me fait trembler,
m'enlève toute clairvoyance. En effet, tandis que j'avais
par des chemins inconnus et hors des routes familières, hélas
ma femme Créuse a disparu : fut-elle arrachée par un triste sort ?
s'est-elle égarée en chemin ? s'est-elle arrêtée d'épuisement ?
on ne sait ; mais dès cet instant, nos yeux ne l'ont plus revue.
Je ne me m'étais pas retourné et n'avais pas pensé à la disparue
avant notre arrivée au tertre et au temple sacré de l'antique Cérès.
Quand finalement tous se retrouvèrent là, elle seule manquait,
ayant trompé l'attente de ses compagnons, de son fils, de son époux.
Dans mon égarement, qui n'ai-je pas accusé, des hommes ou des dieux ?
Ou qu'ai-je vu de plus cruel dans notre cité anéantie ?
Je confie Ascagne, mon père Anchise et les Pénates de Troie
à mes compagnons et les dissimule au creux d'un vallon.
Moi, je regagne la ville, revêtu de mes armes luisantes.
Je décide d'affronter à nouveau tous les périls, de retraverser
Troie tout entière, d'exposer une fois encore ma vie aux dangers.
D'abord je gagne les murailles et l'entrée obscure de la porte
par où j'étais sorti ; je retourne sur nos pas, et dans la nuit
je repère et je suis nos traces, parcourant tout de mes yeux :
partout je sens l'horreur, en même temps qu'un silence terrifiant !
Alors, je cours à notre demeure, au cas où Créuse s'y serait rendue ;
les Danaens avaient envahi et occupaient toute la maison.
Aussitôt, un feu dévorant attisé par le vent gagne le faite du toit ;
les flammes s'élèvent et leur tourbillon furieux monte dans les airs.
Je poursuis et vais revoir le palais de Priam et la citadelle.
Déjà, sous les portiques déserts de l'asile de Junon,
des gardiens choisis, Phoenix et le cruel Ulysse,
surveillent le butin. De partout c'est ici que convergent
les trésors de Troie, arrachés aux sanctuaires incendiés,
des tables d'offrande aux dieux, de solides cratères d'or,
des étoffes dérobées ; une longue file d'enfants

et de mères apeurées se tiennent debout tout autour.
J'ai même eu l'audace de lancer des appels dans l'obscurité,
j'ai rempli les rues de mes cris ; et dans mon accablement,
gémissant en vain, j'ai appelé Créuse, inlassablement.

Je la cherchais, parcourant sans fin les quartiers de la ville,
quand un simulacre douloureux, l'ombre même de Créuse,
se présenta à mes yeux ; elle paraissait plus grande que nature.
Je restai stupéfait, j'avais les cheveux dressés, la voix étranglée.
Alors, elle me parla, et par ses paroles apaisa mes inquiétudes :
‘ À quoi bon tant te complaire dans une douleur insensée,
mon époux bien-aimé ? Ce n'est pas sans le vouloir des dieux
que ces choses arrivent ; et il est impossible que tu emmènes
Créuse avec toi ; le roi du haut Olympe ne le permet pas.
Un long exil t'attend ; tu devras sillonner la mer immense ;
tu parviendras en terre d'Hespérie, où de son cours paisible
le Thybris lydien s'écoule dans de riches campagnes.
Là, la prospérité, un royaume et une épouse royale
te sont réservés ; renonce à pleurer sur ta chère Créuse.
Non, les demeures orgueilleuses des Myrmidons et des Dolopes
je n'aurai pas à les voir, et ne servirai pas des matrones grecques,
moi qui suis issue de Dardanus et bru de la divine Vénus.
Car la grande mère des dieux me retient sur ces rivages.
Et maintenant, adieu ; conserve ton amour à notre enfant ’.

Après ces paroles, elle me quitta ; moi je pleurais et voulais
lui dire tant de choses, mais elle se retira dans l'air léger.
Trois fois je tentai d'entourer son cou de mes bras,
trois fois en vain je saisis son image qui échappa à mes mains,
semblable aux brises légères, toute pareille à un songe fugitif.
Alors seulement, la nuit étant passée, je retrouve mes compagnons.
Là, je découvre des nouveaux venus, ayant afflué en masse ;
je m'étonne de leur nombre : des matrones et des époux,
des jeunes gens rassemblés pour l'exil, foule pitoyable.
Ils étaient venus de partout avec leur courage et leurs biens,
prêts à prendre la mer vers quelque terre où je voudrais les mener.
Déjà sur les crêtes du haut Ida se levait Lucifer,
amenant le jour avec lui ; les Danaens tenaient assiégées
les portes de la ville, et aucun espoir de secours ne s'offrait.
Je cédai aux événements, soulevai mon père et gagnai les montagnes.